

UN AUTRE TYPE D'ÉGLISE ?

Voici les propos de deux étudiantes de Cégep. Elles souhaitent une Église plus transparente, plus proche et plus conséquente, qui pourrait alors retrouver droit de parole auprès de ceux qui luttent.

Nos principales préoccupations au sujet de la foi concernent l'attitude de l'Église et son interprétation de l'Évangile par des actions concrètes, par sa pratique.

Selon nous, si les chrétiens ne travaillent pas pour un changement, alors l'Évangile n'est pas annoncé. Il faut que les chrétiens vivent là où les gens sont exploités, là où le monde essaie de se relever. Les chrétiens doivent être conscients et réveillés, au nom même de leur foi. Ils n'ont pas le droit de ne pas savoir. À cause de tout ça, la position actuelle de l'Église nous questionne.

L'Église, dans sa forme, dans ses structures et dans sa liturgie, véhicule la soumission et une vision qui empêche tout changement social : « Tu vis ta foi en dehors de ta vie ». « La vraie vie n'est pas ici ». « Le bon pasteur, et les fidèles en arrière ». « S'il y a des injustices dans le monde, c'est Dieu qui le veut ». « Que cette communion, Seigneur, en nous guérissant du péché, nous donne part aux joies du ciel » (Oraison de communion pour le temps du Carême). L'Église a donc perdu le droit de parole auprès de ceux qui luttent.

L'Église est-elle au service des plus pauvres ou des plus riches ? Il y a des choses contradictoires, par exemple l'Église qui dit que l'on doit être démuni, détaché des biens terrestres, et les communautés religieuses qui sont très, très riches. Encore en 1978, on louait des bancs pour la messe de Noël... ! Certains curés vivent dans de véritables châteaux. Dans les systèmes capitalistes, l'Église ne prend pas parole, mais ce silence nous indique sa position réelle : le maintien du *statu quo*. On achète la dignité des travailleurs, on les

exploite, on les laisse dans des conditions de vie misérables : de 30 à 40% des assistés sociaux sont sous le seuil de la pauvreté et l'Église se tait face à ces injustices. Peut-être que l'Église ne sait pas reconnaître les plus pauvres.

Pourrait-on imaginer un autre type d'Église ? Une Église où la femme est égale à l'homme, où la femme n'est pas confinée à un rôle subalterne. Une Église où le pouvoir réel de l'Église est laissé à la base, où les gros bonnets de l'Église n'en sont plus des *dirigeants*, mais sont au service des hommes et des femmes. Une Église qui dénonce les injustices. Est-il utopique de penser ainsi ?

Monique Charron, Jocelyne Gamache

UNE ÉGLISE POPULAIRE À BÂTIR

Le texte qui suit rejoint les interrogations d'un grand nombre de jeunes d'aujourd'hui : ne faudrait-il pas ensemble bâtir une Église populaire, plus proche des hommes d'aujourd'hui ? A la faveur de la disparition de la peur du changement, l'approche militante, missionnaire et solidaire ne pourrait-elle pas devenir un merveilleux signe d'espérance ? Ce sont là des questions que pose un étudiant en sciences sociales à l'Université.

Une Église loin des hommes...

L'Église a été très intimement liée à l'histoire du Québec. Omniprésente par le passé et plutôt du côté du pouvoir en place, elle semble ne pas s'être relevée du choc que fut pour elle la « révolution tranquille ». En effet, non seulement céda-t-elle le contrôle

et l'encadrement des écoles et des hôpitaux, mais aussi devint-elle de plus en plus absente des enjeux sociaux et plus particulièrement de la réalité des pauvres, des opprimés, des exploités. Si bien que, depuis quelques années, on peut affirmer que l'Église semble préférer la tranquillité des salons de méditation aux combats sur la place publique. Et si parfois elle élève la voix, c'est plus pour condamner une allusion à l'un ou l'autre de ses vieux dogmes poussiéreux que pour dénoncer l'exploitation des gagne-petits et la domination des monopoles. Nous y reviendrons.

... qui refuse de se convertir

Cette absence de l'Église, on peut aussi la constater dans le milieu auquel j'appartiens, le milieu étudiant. Il y a, bien sûr, dans plusieurs de nos Cégeps et Universités, des services de pastorale qui rejoignent quelques étudiants. Mais dans l'ensemble, la majorité des étudiants de ma génération sont culturellement les héritiers d'une époque décléricalisée et séculière. La question ecclésiale ainsi que la pensée de la religion n'occupent objectivement que peu de place dans leur réflexion. Mais il y a aussi que l'Église d'ici participe à sa manière à la crise des institutions et qu'elle est par conséquent incapable de formuler un projet pastoral significatif en milieu étudiant de même que dans l'ensemble de la société. Il y a probablement plusieurs raisons à cela mais je voudrais en soulever une que je considère parmi les plus importantes : *l'Église d'ici refuse de se convertir à la réalité*. Il est possible et même probablement compréhensible qu'à certaines périodes de l'histoire, une institution comme l'Église se sente déboussolée, qu'elle se cherche quelque peu. Mais la meilleure façon d'être présent au monde n'est-elle pas de se convertir au réel, d'essayer de comprendre et même de se laisser interpeller par le monde ?

Or il me semble que notre Église fonctionne plutôt à l'inverse. On a pu le constater dernièrement avec la pièce « Les fées ont soif » où Mgr Grégoire est entré en « scène » pour condamner une pièce qu'il n'avait d'ailleurs pas vue et qui dénonçait plutôt les représentations aliénantes qu'on a pu se faire de Marie au cours de notre histoire que Marie elle-même. N'est-il pas d'ailleurs étonnant de constater que « des voix chrétiennes, si promptes à crier au scandale devant une pièce de théâtre, restent souvent étrangement silencieuses devant d'autres réalités autrement plus scandaleuses de notre société »¹? N'y a-t-il pas des blasphèmes encore plus graves —

1. Des chrétiens partagent la soif et la colère des fées, dans *Le Devoir*, 15 décembre 1978, p. 5.

permanents ceux-là — qui maintiennent les hommes et les femmes d'ici et d'ailleurs dans des situations inhumaines et cela, parfois, au nom même d'une civilisation chrétienne : exploitation, répression, chômage, inflation, fermetures d'usines, etc. ? Cela, l'Église ne semble pas l'avoir compris ou ne semble pas vouloir le comprendre. Il me semble qu'elle refuse même d'écouter et encore moins de comprendre un autre son de cloche que le sien. Elle a encore le vieux réflexe de concevoir sa mission dans le seul geste d'interpeller le monde sans se laisser à son tour interpeller de la même façon. Elle a son interprétation de l'histoire et il n'y qu'elle qui est valable. Elle est infaillible, immuable et cela lui permet d'imposer la vérité. On n'a pas alors à s'étonner que tout « se fasse d'en haut » et que toute remise en question fasse rapidement figure de « blasphème ».

... et qui a peur du changement

Notre Église est de plus tiraillée par la peur du changement. Elle a peur d'innover, d'inventer et ce, au risque de se tromper. Pas seulement absente dans les enjeux sociaux, elle est aussi en retard sur son propre terrain. Les liturgies paroissiales sont encore froides, passives et bien souvent complètement désincarnées. Les structures décisionnelles concernant les affaires de la fabrique et de la communauté paroissiale dans son ensemble sont encore lourdes et peu accessibles. La participation des laïcs aux ministères est aussi limitée qu'encadrée.

Des efforts de reconstruction

Il faut voir toutes ces réalités comme des signes que l'Église du Québec, après les expériences d'effondrement des années '60, vit, à des degrés divers et de différentes façons, des efforts de reconstruction et que la tendance dominante actuelle consiste à vouloir reconstruire l'Église sur les mêmes bases qu'autrefois et selon les mêmes plans. Cela explique, à mon avis, le refus de l'Église de se convertir au monde de même que son refus d'inventer, d'innover. Les croyants de cette tendance ont la nostalgie de la chrétienté perdue où les vocations sacerdotales et religieuses étaient nombreuses, où les églises étaient remplies et où les évêques jouaient un rôle social important. Ils sont davantage préoccupés par les luttes pour l'école catholique et la présence institutionnelle de l'Église à l'école plutôt que par les problèmes de l'école et la recherche d'une incarnation de l'Église dans ce milieu. C'est comme ce curé qui, constatant la baisse de pratique dans sa paroisse, met au point un « plan d'évangélisation » qui a pour objectif de ramener les paroissiens à la pratique

religieuse sans pourtant se demander pourquoi ceux-ci l'ont abandonnée, sans se demander s'il n'y a pas quelque chose à l'Église qui aurait incité ces paroissiens à ne plus pratiquer.

Une deuxième tendance, de plus en plus forte ces dernières années, a fait poindre plusieurs mouvements « spirituels » comme le mouvement charismatique, la Rencontre, Cursillo, etc. Je ne veux pas remettre ici en question les valeurs positives que véhiculent ces mouvements comme, par exemple, la reconnaissance de l'Esprit Saint et la prière, mais force m'a été de constater — car j'ai fait ma « rencontre » — que ces mouvements sont fortement basés sur le « sentimentalisme » et une conception de Jésus-Christ et de la foi extrêmement individualiste, épidermique et désincarnée. Des techniques d'animation de groupe — que je serais tenté de qualifier de manipulation — réussissent à faire vivre aux nouveaux adeptes de ces groupes des fins de semaines extrêmement intenses où il leur arrive des événements de toutes sortes de même que des « surprises » toutes préparées d'avance (discours, polankas, closings) et qui sont destinées à te présenter un Jésus-Christ qui vient te sauver, te sécuriser devant la présence d'un monde qui court à sa perte, etc. Il n'y a aucune pratique liée à ces « techniques d'évangélisation ». S'il y en a une, elle est très individualisée et elle n'offre aucune perspective de transformation. Fait intéressant, exploiteurs et exploités coexistent dans la « paix la plus sainte » à l'intérieur de ces mouvements. C'est compréhensible, puisque selon cette tendance, ce sont uniquement les cœurs qu'il faut changer et non pas les structures. Je ne suis pas contre le fait de changer les cœurs, mais je me demande si on peut y arriver sans changer aussi les structures. Comme le dit si bien Benoît Fortin, « je me sens mal à l'aise lorsque je me retrouve dans une foule jubilante de chrétiens qui frappent des mains et qui multiplient les alléluias. Je me demande s'ils sont au courant que le monde meurt de faim, qu'il y a la guerre, qu'il y a l'injustice et l'oppression. Je me demande quel fait de libération est à la base de l'émerveillement de ces chrétiens. (...) La qualité de la prière repose sur la capacité d'amour et de justice. Il devient impossible de prier et d'exploiter en même temps ses ouvriers. Comment prier sans s'engager dans la transformation du monde ? »²

Enfin, je crois que cette option accentuera, à long terme, l'impression de marginalité que vivent beaucoup de chrétiens. En recherchant un consensus et une unanimité qui n'existent plus, en véhiculant un apolitisme qui ne fait que renforcer le statu quo social et

2. Benoît FORTIN, *Prière et engagement*, dans *Relations*, décembre 1978.

ecclésial, cette tendance risque bien de se fermer à tout dialogue et de s'engager sur une voie autoritaire où, à force de nier le conflit, on l'accélère finalement. Cette Église qui se construit dans la tranquillité des églises désertées pourra difficilement être « sacrement du salut » pour le monde populaire d'ici.

L'approche militante, un signe d'espérance

Heureusement, on peut percevoir un autre mouvement dans l'Église d'ici. Assurés que l'Église vaut surtout par ses témoins et ses militants, des chrétiens et des chrétiennes ont opté pour les pauvres et l'incarnation de l'évangile dans la nouvelle réalité sociale que nous vivons depuis le début des années '60. Ces chrétiens militent dans des syndicats, des organisations populaires et étudiantes, des groupes de quartier, etc. Ils se veulent solidaires *dans leur cœur et dans leur pratique* des opprimés, des exploités, des laissés pour compte de la société. Ils portent en eux et avec les pauvres un projet de transformation de la société qui se veut plus juste, plus fraternel, où l'homme n'a pas le droit d'exploiter son frère. Ils voient leur engagement dans la lutte des pauvres comme une façon concrète d'annoncer et de construire le Royaume de Dieu.

Minoritaire au sein de l'Église, cette tendance n'en rejoue pas moins les structures fondamentales de la pratique de Jésus : *les pauvres apparaissent non seulement comme les destinataires privilégiés de l'évangile, mais comme source et lieu de sa compréhension*. Dans cette perspective, on met davantage l'accent sur les témoignages et la solidarité que sur la prédication et les « œuvres de charité ». On croit davantage à la communication de la foi par contagion vécue dans une praxis que par propagation. La foi y est d'abord vue comme pratique de l'amour efficace plus que comme quête de sens. On y redécouvre la pratique de Jésus comme plus fondamentale que ses paroles.

Dans cette perspective, évangéliser, c'est d'abord être ouvert au Seigneur, c'est d'abord se convertir aux cris des pauvres et aux souffrances du milieu. C'est s'engager avec les pauvres dans leur lutte de libération. Si l'évangélisation est d'abord expérimentée dans la façon de vivre, elle est aussi liée à la capacité d'annoncer la présence libératrice de Jésus-Christ au sein de l'histoire. Et dans ce sens, l'annonce de la Bonne Nouvelle est inséparable de la pratique de la justice.

Cette dynamique de l'évangélisation se vit dans une recherche qui est essentiellement communautaire et continue. Elle

suppose à la fois une attention constante à la réalité et une ouverture permanente à l'initiative de Dieu. C'est dans cette expérience d'engagement et de conversion que se construit une *spiritualité véritablement incarnée*. Enfin, dans l'efficacité de l'engagement se découvrent la gratuité de l'amour de Dieu et l'expérience de la prière. Au cœur des problèmes que pose la transformation de la société, on découvre « l'espérance contre toute espérance » et l'importance de la célébration.

Église, mission et institution

Ces chrétiens et ces chrétiennes, pionniers d'une Église populaire, plus vraie, qui est encore à l'état d'embryon, s'identifient plus à la mission de l'Église qu'à l'Église même (institution). Ils ne sont pas moins conscients de leur coresponsabilité de la situation de péché et d'infidélité de l'Église dans l'accomplissement de sa mission. C'est pour cela qu'ils ne se coupent pas de l'Église, puisqu'il y a là aussi des conversions et des libérations à réaliser, qu'ils ont des questions à lui poser sur les décisions qu'elle prend, sur ces orientations pastorales, sur la formation des prêtres, sur la participation véritable des laïcs et plus particulièrement des femmes aux ministères. Mais bien vite, tout en voyant l'importance de continuer d'y être présents, ces chrétiens se rendent compte que ce n'est pas autour de ces « tables diocésaines » que naîtra cette Église populaire. Ils sentent que c'est là où les gens sont écrasés, là où ils vivent une expérience de libération que se manifestent les signes de la venue de Dieu et que se construit, à travers l'expérience de son peuple, l'Église de Jésus-Christ. C'est pour cette raison que ces chrétiens se doivent de créer des liens réels, et pas seulement dans leur tête, avec des gens qui souffrent, des gens qui luttent et qui sont dans une situation pour expérimenter Dieu-présent-à-leurs-libérations. Dans cet optique, ces chrétiens doivent se dissocier du langage « neutre » de l'Église quand elle refuse de prendre véritablement parti pour les pauvres avec toutes les conséquences que cela peut comporter. Ils ne doivent pas avoir peur d'analyser lucidement les rouages de l'exploitation et de la violence organisée. Et enfin, pour vaincre leur isolement et grandir ensemble, en Église, ces chrétiens doivent se regrouper, lire leur histoire, partager leur espérance et célébrer leurs libérations. Ainsi seulement ils pourront développer une théologie (réflexion de foi) à partir de leur praxis de libération et transformer le monde et l'Église.

Solidarité

Cette option pastorale, des groupes comme le M.E.C.Q. (Mouvement d'Étudiants Chrétien du Québec) auquel j'appartiens, la J.E.C. (Jeunesse Étudiante Chrétienne), la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), le Réseau des Politisés Chrétien et quelques autres, commencent à la vivre avec leurs membres, mais ils la vivent encore très peu entre eux. Je sais que l'importance d'une plus grande solidarité entre nos mouvements aux mêmes options pastorales grandit de plus en plus au Québec. Cette solidarité est extrêmement importante, car, à mon avis, elle seule permettra à long terme de donner à nos options et nos pratiques pastorales une présence transformatrice significative dans la société et l'Église du Québec.

Pierre Dostie

UNE ESPÉRANCE TROUVÉE AILLEURS

Deux étudiants de Cégep affirmant qu'ils ne sont plus croyants gardent quand même souvenir de certaines interrogations.

On nous a demandé d'expliquer les interrogations que nous avons face à la religion et à la foi. Il se trouve que nous ne nous posons plus de questions. Nous parlerons donc de celles que nous nous sommes posées et des réponses que nous avons données à quelques-unes d'elles.

Parce que nous sommes nés québécois-catholiques, nous avons reçu les sacrements et avons eu droit aux messes hebdomadaires, aux cours de religion et aux problèmes de conscience